

Publié le 14 avril 2015.
Dernière modification : 9 août 2025.
www.entreprises-coloniales.fr

Marie-Madeleine O'CONNELL à Tay-Ninh : une planteuse résistante face aux Japonais et aux [caodaïstes](#)



Marie-Madeleine O'Connell, amaigrie, en novembre 1945

[HISTOIRE DE LA PLANTATION O'CONNELL](#)

PREMIER RÉCIT

Marie-Madeleine O'Connell
(*Tropiques (revue des troupes coloniales)*, 1^{er} avril 1949)



La maison de Marie-Madeleine O'Connell à Tayninh

C'est un petit cercueil qui passe dans la rue La-Grandière, allant de l'hôpital Grall au cimetière de Saïgon, rue de Bangkok. Une foule émue et respectueuse suit, tous les passants Français saluent et, même les Annamites. Une femme, une grande Française, accomplit son dernier voyage.

Aux quatre coins du monde où flotte son drapeau, la France voit des dévouements obscurs lutter et succomber sans gloire pour le soutien de son prestige. Car sur tous les points de son empire, les Français ont toujours eu, par l'orientation même de l'esprit de leur race, le talent, voulu ou non, de la faire aimer. Ils sont ainsi ; partout où ils vont, les aborigènes ont confiance en eux et les estiment.

En Indochine, les Viet-Minh, ennemis de la France, sont détestés mais craints à cause de leurs armes, par la population qu'ils terrorisent et au milieu de laquelle ils entretiennent un état de révolte latente. Il ne se passe pas de quinzaine que le sang français ne coule pour le maintien de l'ordre. Mais ils n'oublient pas le rôle moral prépondérant joué par nos admirables femmes coloniales. Ils ont assassiné une Française indomptable, véritable Jeanne d'Arc de la bonne colonisation, toujours à cheval ou en auto, administrant ses plantations mieux que n'eussent fait dix hommes. M^{me} Marie-Madeleine O'Connell, adorée par ses milliers de coolies et leurs familles et dans toute la région, au point que les indigènes lui avaient voué un véritable culte et l'avaient sacrée « Génie Tutélaire » protectrice de leur pays.

La famille O'Connell, nombreuse et très connue en Indochine, est la descendante du fameux Daniel O'Connell, le grand agitateur de l'Irlande. Quand les O'Connell durent

quitter l'île, une branche se dirigea vers les Indes, puis de là en Indochine où tous ses membres devinrent Français. M^{me} Marie-Madeleine O'Connell appartenait à la grande famille des coloniaux d'Indochine, fille d'un de ces anciens pionniers grands bâtisseurs d'empires. Son père, M. Labbé, était administrateur des Services civils de l'Indochine, et fit sa carrière en Annam, où il fut directeur des bureaux de la Résidence supérieure de Hué. Il avait connu et approché tous les souverains d'Annam, les avait conseillés et avait collaboré à leur œuvre avec diligence et attachement, apprenant aux siens à aimer les autochtones. Ainsi élevée dans les traditions coloniales, M^{lle} Labbé les retrouva en entrant dans la famille O'Connell. Elle épousa M. Daniel O'Connell, inspecteur des Eaux et Forêts, fils de Joseph O'Connell, administrateur des Services civils, qui fit construire le palais de l'Inspection de Cantho, dirigea avec compétence et habileté l'île de Poulo-Condore, créa de toutes pièces le poste de Djiring où rien n'existait avant lui, où le tigre venait dans les cuisines et les dépendances enlever les volailles, des chevreux et des chiens, rendit enfin à l'œuvre coloniale française d'importants services qui mériteraient d'être relatés à part.

Mariée à quinze ans avec un homme que ses fonctions destinaient à séjourner loin des villes, Madeleine O'Connell accepte sans l'ombre d'une hésitation de passer sa jeunesse, sa vie dans la brousse. Son beau-père ayant commencé une plantation à Tay Ninh à l'époque des débuts, la plus dure pour les colons, elle se consacre tout entière à cette pénible tâche. Elle connaît déjà les soucis, les risques et les dangers de la vie de planteur ; c'est donc de sa part un renoncement volontaire à l'existence agréable d'une jeune femme, qu'il lui serait si facile de mener. Il faut saluer au passage cet acte d'héroïsme muet, sans forfanterie, et plus fréquent qu'on ne croit, d'une femme enfouissant sa jeunesse dans la brousse. Plus question pour elle de futilités et des charmes légitimes des premières années de la vie. Mais en outre du renoncement moral, il faut rappeler les sacrifices matériels qu'entraîne la création d'une plantation. Loin de pouvoir escompter des bénéfices immédiats, on doit d'abord acheter pour les planter des arbres qu'il faudra ensuite soigner pendant cinq ans et préserver de l'envahissement des herbes sauvages avant de leur demander le moindre rendement. Mais l'énergie de cette femme est indomptable. Pour avoir de quoi continuer l'œuvre commencée, aidée par un tâcheron annamite dont elle parle la langue couramment, elle fait faire des coupes de bois, partageant avec lui le produit de la vente. Travaillant elle-même en forêt, chassant bœufs sauvages, gours, cerfs, tigres et éléphants, les uns pour nourrir ses équipes de travailleurs, les autres pour les protéger, elle parvient enfin par un courage tenace de chaque jour à créer une plantation modèle. Les indigènes ne tardent pas à s'attacher à elle, car elle se penche sur toutes les misères, elle soigne les vieillards et leur donne un abri, elle recueille les nombreux enfants que trop souvent on abandonne devant sa porte avec à peine un souffle de vie, et qui, grâce aux soins diligents reçus, ne tardent pas à reprendre des forces. Une vingtaine furent ainsi baptisés et élevés « enfants de la plantation ».

Avec les années, la plantation de Madeleine O'Connell s'agrandit. Les annamites l'appellent *Bà Lön* (grande dame). Ils l'aiment et la vénèrent à l'égal d'un des génies bienfaisants qu'adorent leurs croyances religieuses. Ses journées sont uniformisées dans le labeur. Elle n'a aucune minute de répit. Levée à l'aube, elle est sur le chantier quand le soleil monte sur l'horizon, pour tout surveiller sans arrêt. Il faut qu'une jeune Chinoise qui lui est très dévouée aille lui rappeler qu'elle a oublié l'heure du déjeuner. Et combien de fois ne l'a-t-on pas vue jusqu'au soir, pendant que le soleil fatigué redescendait en rougeoyant sur la barre lointaine de la plaine, suivre pieds nus ses bœufs labourant la rizière. Son caractère est ainsi fait qu'elle ne songe jamais à elle, et toujours aux autres, petits ou grands.

Mais la guerre arrive, entraînant en Indochine les événements que l'on sait. De tous les points où, les Français étant absents, ils ont pu être victorieux, les Japonais

emmènent des prisonniers. La réaction ne tarde pas, et un service d'évasion s'organise. Marie-Madeleine O'Connell n'hésite pas un instant, aidée en cela par son mari, à entrer dans le réseau de résistance. On sait qu'elle pratique couramment la grande chasse, ce qui lui laisse une certaine liberté, à laquelle elle ne permettrait du reste aucune atteinte. Combien d'hommes, sous couleur de chasse de nuit, sont transportés d'un point à un autre, échappent à la surveillance des Nippons et recouvrent ainsi leur liberté. Les foyers de résistance, connus de l'extérieur, sont encouragés. Des parachutages d'armes s'organisent. Sans penser au danger, elle s'emploie à la réception et au transport. Un seul sentiment la conduit, celui que lui dicte sa conscience de Française.

Le 9 mars 1945, après leur fameux coup de main, les Japonais occupent tous les postes, profitant du petit nombre d'effectifs laissés en Indochine. Il faut sauvegarder ce qu'il en reste pour les futures revanches. Inlassable, elle indique aux militaires où ils peuvent se réfugier et leur sert de guide. Et pour prévenir les dénonciations il devient urgent de déplacer les armes cachées. Du 9 au 16 mars, ne se fiant à personne, et aidée seulement par ses fils, elle les transporte dans des charrettes à bœufs sous une couche de fumier. Elle sauve ainsi dix-sept tonnes d'armes que les Japonais n'auront jamais. Que l'on songe au courage calme qu'il faut pour passer devant les patrouilles de soldats nippons qui, méfiants, arrêtent tout le monde, fouillent, interrogent et sondent les cargaisons à coups de barres de fer pointues. Un geste de crainte, une attitude embarrassée, et c'est la mort.

Madeleine ne cesse pas un jour de se tenir en rapport avec les militaires, faisant la navette entre leur refuge et la ville, les ravitaillant en argent, nourriture et nouvelles. Ses déplacements incessants éveillent l'attention, et elle est plu sieurs fois convoquée à la gendarmerie japonaise. Toujours calme, maîtresse d'elle-même, parlant plusieurs langues, elle s'en tire chaque fois par sa présence d'esprit. Mais les Japonais ont quand même des doutes, son activité leur paraît suspecte. Elle fait trop aimer les Français, ils décident de la supprimer. C'est d'ailleurs le moment où ils commencent leurs menées anti-françaises auprès des Annamites ¹.

Le 23 mars 1945, Marie-Madeleine O'Connell se trouve sur sa plantation. Une bande d'Annamites exaltés ² fait irruption chez elle en vociférant des injures. Ce sont des indigènes à la solde des Japonais, ceux que l'on appelle des « locaux ». Ils viennent arrêter le caporal de la plantation. Elle sait que s'il est emmené et torturé, il parlera. Il faut l'éviter à tout prix. Pour prévenir l'attaque, elle se porte à leurs devants. Les Annamites surpris ont fait halte. Mais les meneurs la traitent de « sale gaulliste » et la menacent d'emprisonnement. Elle est pressée, bousculée.

Poursuivie par ces braillards, elle se dirige vers sa cuisine, où l'un d'eux entre à sa suite. Les autres, ricanants, l'encouragent à tuer et repoussent la porte sur eux. Il semble qu'il n'y ait plus qu'à fermer les yeux et à se dire : Elle est morte. Ce serait mal connaître cette femme indomptable. La scène est rapide. L'homme s'avance pour frapper. Dans un geste immédiat de défense, Madeleine O'Connell a saisi une bouteille et en même temps qu'elle-même est frappée, elle en porte de toutes ses forces un grand coup sur la tête de son assaillant. La violence du choc a cassé la bouteille et le sang ruisselle. L'indigène furieux poursuit son assaut et comme Madeleine est tombée, il se jette à nouveau sur elle, essayant de lui porter un coup de couteau. Il ne peut y parvenir car, tenant le goulot de la bouteille auquel adhèrent encore des bavures, elle lui en porte des coups à la figure et le verre reste fiché dans les chairs. C'est une lutte à mort, car l'homme a reçu l'ordre de tuer. Sentant ses forces s'épuiser, M^{me} O'Connell a ramassé un maillet et frappe de grands coups sur le goulot qui pénètre de plus en plus profondément. L'homme s'écroule enfin, terrassé par celle qu'il avait mission d'assassiner. Les indigènes demeurés dehors, trompés par les cris de douleur de leur ami

¹ En réalité bien antérieures.

² En fait, des Caodaïstes, qu'on s'abstient de désigner comme tels depuis qu'ils se sont alliés à la France contre le viêtminh.

et croyant son œuvre achevée, vont chercher les Japonais qui attendent à proximité, soit disant pour porter secours. La porte est ouverte, et quelle n'est pas leur surprise à tous en voyant Madeleine O'Connell debout, farouche, et à terre le tueur tué. Sous couleur de la protéger, elle est alors emmenée avec une escorte japonaise à Tayninh, distant de cinq kilomètres.

Elle est pieds nus ; les Nippons l'obligent à marcher dans les pierres, tout en scrutant son visage pour y découvrir la trace de ses souffrances. Sans provocation, sans forfanterie, elle sourit doucement. Pourtant, ces cinq kilomètres pieds nus sont pour elle un véritable chemin de la Croix. Car, et cela montre la regrettable facilité avec laquelle certains Annamites timorés se rangent au côté de celui qui leur paraît le plus fort, le groupe des « locaux » passés à l'ennemi, parmi lesquels beaucoup lui doivent tout, la suivent en l'injuriant et en lui crachant au visage. Une femme, dont elle a élevé l'enfant, est la plus acharnée. Madeleine ne dit rien et même les excuse.

Arrivés à Tayninh, les Japonais, pour faire une démonstration spectaculaire, l'attachent au parapet du pont et font ranger devant elle un piquet d'exécution. Un officier nippon commande le feu, et... tous les soldats ont tiré au-dessus de sa tête. Les Japonais ont-ils voulu faire un simulacre ? Madeleine O'Connell n'a pas bronché. Emmerveillés, les nombreux Annamites présents diront plus tard : « La Vierge Noire (vierge de la montagne de Tay-Ninh) marchait auprès de M^{me} O'Connell et quand les Japonais ont tiré, elle a attrapé toutes les balles. »

Madeleine est ensuite conduite au fort, où les officiers lui font des saluts. Ils viennent examiner cette femme de taille moyenne, plutôt frêle, et regardent ses mains en se demandant comment avec des poignets si minces, elle a pu exécuter son bourreau. Tous les Japonais furent très impressionnés par ce courage d'une femme française, et ils en parlèrent à Phnom-Penh et à Saïgon avec beaucoup d'admiration. Au bout de peu de temps, il n'y a plus d'honneurs, et Madeleine O'Connell est interrogée suivant les règles japonaises. Elle résiste. Elle reçoit des coups. À toutes les questions, elle répond : « Je ne sais pas ». Mais la fatigue et la douleur l'accablent. Elle craint de parler. Elle ne veut pas, elle préfère mourir. Alors pour attirer les coups et en finir plus vite avant d'avoir laissé échapper ce qu'elle ne veut pas dire, elle injurie tous les officiers présents en anglais, en français et en annamite, pour être mieux comprise. Elle a réussi, les coups pleuvent plus durs et plus forts. Enfin, elle se sent près de l'évanouissement. Elle se croit délivrée par une mort prochaine. Elle se trompe. Car entre-temps, les Japonais ont fait creuser un trou profond. Ils l'y jettent et l'obligent à s'y tenir de bout. Sa tête affleure le sol. Et pendant que l'interrogatoire continue, les soldats nippons jettent dans le trou des pelletées de terre. C'est l'ensevelissement progressif. Elle voit la terre couvrir ses genoux, ses hanches, sa poitrine. Déjà le tassement la serre et l'empêche de respirer. Le niveau monte à son cou. On met un sabre sur le sol en travers de sa bouche. C'est « la mort du soldat ». Elle s'évanouit.

Or, sa défaillance l'a sauvée. Quand elle reprend ses sens, elle se trouve allongée sur un lit de camp. Un docteur japonais se tient à ses côtés. Sa première idée est : « Ils vont recommencer ». Non, ils ne recommencent pas. Ils ont été très impressionnés par son courage et ils l'admirent. Ils rendent les honneurs et lui font des saluts à 45 degrés, comme seuls les Nippons savent en faire. Elle est donc relâchée.

Mais comme tous les Européens de Cochinchine ont été « concentrés » dans la capitale, elle est forcée de rejoindre Saïgon où elle retrouve ses enfants et son mari. La famille possède dans la ville trois domiciles au moins. Ils y cachent des parachutistes anglais et continuent à se rendre utile à tous ceux de la Résistance. Au jour de la Libération, les Anglais reconnaissants lui remettent un sabre d'honneur pris à l'ennemi.

Dès qu'il est possible aux colons de rejoindre leurs plantations, elle est la première à reprendre la direction de la sienne. Mais elle y trouve un désordre indescriptible. Sous la

menace des Viet-Minh, toute la population a quitté les villages. Les menées japonaises ont réussi. De véritables bandes se sont formées sous la direction de ceux qui ont déserté au dernier moment plutôt que de se rendre et, par intimidation, ils obligent tout le monde à les suivre. Les Annamites ont peur, car les Viet-Minh leur ont fait croire que les Français tuaient tout le monde sur leur passage, ce qui les a déterminés à abandonner leurs maisons et leurs terres.

Dès le retour de Madeleine O'Connell, un mot d'ordre circule : « Bà-lêunn » (la grande dame est revenue. Mais autour de la plantation, tout est désert. Les cai-nhàs de paillotes aux portes closes ressemblent de loin à d'énormes meules de blé carrées échelonnées sur la plaine. Rien ne bouge, sinon les feuilles des bananiers que le vent agite comme de mous éventails. Seuls quelques chiens maigres au poil ras, jaune ou couleur de vase, montrent l'émail blanc de leurs crocs sur les talus et l'on ne sait si leurs babines sont retroussées par l'envie de mordre ou par la faim. Quand reviendra la vie dans ce village ? Enfin, voici un être humain qui s'avance. C'est une *baya* (vieille femme) aux joues creuses sur une bouche édentée, qui, à pas prudents, ose venir aux nouvelles. Elle se trouve en présence de la « Bà Lôn » qui lui parle doucement en souriant et lui dit que tous ceux qui reviendront seront bien reçus, et qu'ils pourront rentrer chez eux. En quelques heures, la nouvelle s'est répandue et, au bout de peu de jours, des milliers d'indigènes sont de retour. Les portes des cai-nhàs s'ouvrent, les villages revivent. Ils se sentent sous la protection de la « grande dame », qui, jusqu'à sa mort, devait les défendre et les conseiller.

Cependant, chaque Annamite qui travaille pour les Français est menacé. La terreur et l'insécurité provoquent partout le désordre. À travers toutes les difficultés, Madeleine O'Connell continue son œuvre. La plantation travaille de nouveau presque normalement. Le personnel est encouragé, soigné. De la quinine est distribuée aux coolies. Pour sa conduite pendant la Résistance, pour avoir sauvé un régiment des embûches ennemies, en indiquant les chemins sûrs, pour avoir reçu et caché des armes parachutées, et avoir accompli sans hésiter tant de gestes courageux, Marie-Madeleine O'Connell est citée à l'ordre de l'armée par le général Leclerc.

Avec ténacité, cette femme au grand cœur poursuit la tâche qu'elle s'est tracée. Tout ne va pas comme elle voudrait. Elle fait connaissance parfois avec la sournoiserie orientale. Des dénonciations sont même tentées contre elle, sans suite, naturellement. Mais elle fait tant de bien dans toute la région, qu'elle ne craint rien et ne peut parvenir à admettre que ceux pour qui elle a tant travaillé puissent se tourner contre elle. Sans répit, elle s'emploie à faire rentrer chez eux tous ceux qui veulent faire leur soumission. Dès le matin, de vieilles femmes, des enfants, toute une foule de quémandeuses se pressent devant sa porte, accroupis sur les marches du perron. Infatigable, elle écoute la requête de chacun, prend des notes ; et sa peine est immense quand elle sait que pour certains, il est trop tard pour les secourir.

Quelques jours avant sa mort, un colonel de Tay-Ninh lui avait accordé la mise en liberté de dix prisonniers et elle devait donc assumer la lourde responsabilité de choisir parmi une centaine ceux dont la situation était la plus intéressante. C'était pour elle un véritable cas de conscience et la crainte de se tromper, de faire une injustice involontaire, la tenait éveillée pendant des nuits entières. Jusqu'à son dernier jour, elle s'est penchée sur toutes les misères. Des détresses réelles et sincères venaient-elles à se manifester ? Elle les aidait de ses deniers personnels. L'hôpital de Tay-Ninh avait-il besoin de coton hydrophile, manquant de fonds pour en acheter ? Elle donnait cinq mille piastres de sa poche (85.000 francs) sans attendre les problématiques et lentes subventions administratives, afin que les soins aux blessés et aux malades fussent donnés.

Le 26 décembre 1947, à Tran-Bang, les chefs Viet-Minh tiennent une réunion au cours de laquelle la mort de Madeleine O'Connell est décidée. Cette femme fait trop aimer les Français, il faut la supprimer. Les colons, les bons Français qui font respecter notre race doivent disparaître de l'Indochine. Le « Chi-Dôi » qui prononce la sentence va jusqu'à dire que si l'on tue M^{me} O'Connell, « c'est plus qu'un général qui disparaîtra ». Le gérant annamite de sa plantation ayant été enlevé, Madeleine O'Connell apprend en même temps que Tay-Ninh va être attaqué. Elle fait part aux autorités de ce qui lui arrive et de l'attaque projetée de Tay-Ninh. L'administration n'a peut-être pas la décision assez prompte et on lui répond : « Vous exagérez, Madame ! »

Alors, elle agit seule. Elle capture elle-même sept Viet-Minh notables, puis fait savoir au parti Viet-Minh qu'elle ne délivrera les sept hommes que lorsqu'on lui rendra son gérant. Le lendemain 28 décembre, elle voit revenir son gérant libéré. Mais il lui tend un pli dont on l'a chargé. C'est un message signé du « Chi-Dôi » qui l'a condamnée. Dans cette lettre élogieuse pour elle et très respectueuse, il dit entre autres choses : « Si parfois nous sommes obligés de vous faire un tort quelconque, pardonnez-nous ». Et c'est l'auteur de ces lignes qui, à la réunion de Tran-Bang, a décidé sa suppression. Le gérant lui confirme d'ailleurs qu'elle est condamnée à mort. Elle hausse les épaules. Elle pourrait quitter la forêt et trouver la sécurité à Saïgon. Mais elle n'abandonnera pas les milliers d'Annamites qui vivent autour d'elle et par elle.

Le 30 décembre 1947, la voilà partie à 8 heures, comme chaque jour, en inspection sur son auto, en compagnie d'un partisan (notable), du chauffeur, de son fils Roger et d'un gibbon apprivoisé qui ne la quitte pas. Elle sort de la maison, fait environ deux cents mètres sur la route et rentre dans sa plantation. Au bout de trois cents mètres, la voiture se met à tousser. Le chauffeur stoppe, descend, et commence à démonter le carburateur, pendant que Madeleine et Roger jouent avec le singe auprès de l'auto.

Tout à coup, une rafale de mitrailleuse passe juste devant eux. Ils comprennent qu'ils sont visés. Madeleine, avec les autres, contourne l'auto pour prendre son fusil. Les Viet-Minh ont tendu trois embuscades d'une centaine d'hommes chacune, une sur chaque piste. Ils sortent des trous de digue où ils s'étaient dissimulés. Trois fusils contre trois cents mitraillettes et mitrailleuses. Que faire ?

Avec son courage habituel, Madeleine O'Connell combat bravement en se repliant vers la maison. Pendant ce temps, les Viet-Minh chargent à fond et d'autres la contournent pour la fusiller à bout portant. Une balle lui traverse le cou et le notable a un bras cassé. Les secours des partisans venus de la maison arrivent juste pour mettre en fuite une partie des assaillants. Le chauffeur a eu la présence d'esprit de cacher le corps de Madeleine dans une mare et l'assistant dans le grenier à paddy.

La bataille continue, car Madeleine O'Connell étant hors de combat, les Viet-Minh se sentent libérés de cette terreur qu'elle leur inspirait. Ils envahissent la maison, volent tous les bœufs et emmènent les gardiens.

Un docteur militaire est venu de Tay-Ninh ramasser la blessée à neuf heures. Elle avait eu la force de cacher son arme pour que l'ennemi ne s'en serve pas et en révéla l'emplacement. On attendit jusqu'à treize heures pour prendre la décision de l'envoyer à Saïgon. Grâce à l'avion, elle y était à treize heures trente. Dans l'avion, durant le trajet, ne pouvant parler, elle communiquait avec le docteur à l'aide de bouts de papier. Sur l'un d'eux, elle a écrit : « Ils m'ont fusillée à bout portant avec une mitrailleuse. »

Elle s'éteignit à l'hôpital, peu après son arrivée à Saïgon.

Marie-Madeleine O'Connell, dont le nom restera comme un exemple de courage silencieux, a donné toute sa vie à son œuvre, en terrant sa jeunesse dans la brousse. Mariée à quinze ans, elle n'a connu de l'existence que les devoirs et les combats. Les hommes, militaires ou civils, qui représentent la France aux pays d'Outre-Mer, reçoivent

quelquefois des distinctions et des témoignages de satisfaction... Leurs compagnes françaises, elles, se contentent de la haute et silencieuse conscience du devoir accompli... ou de distinctions posthumes.

Le général Boyer de Latour a tenu cependant à reconnaître lui-même le magnifique courage de cette Française en lui décernant une citation, malheureusement posthume, qu'il a adressée à son mari Daniel O'Connell avec une lettre de condoléances émues. Le texte de cette citation était accompagné de la lettre suivante, éloquente par sa concision même :

Troupes françaises de l'Indochine du Sud

Cher Monsieur,

La nouvelle du lâche assassinat dont a été victime M^{me} O'Connell m'a douloureusement ému. Je vous envoie le texte de la citation qui vient de lui être décernée pour le magnifique courage dont elle a fait preuve.

Ce texte, dans sa concision toute militaire, est l'hommage que l'Armée lui adresse et le gage que son souvenir et son exemple seront pieusement conservés.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sincères condoléances et de mes sentiments attristés.

(Signé : De Latour.)

Et voici la citation :

Par délégation du Général commandant Supérieur des Troupes en Extrême-Orient, le général de brigade de Latour, commandant les Troupes françaises d'Indochine du Sud,
Cite,

À l'Ordre de la division,

À titre posthume,

M^{me} O'Connell Marie-Madeleine, directrice de plantation à Tayninh.

« Installée depuis plus de vingt-cinq ans dans la région de Tayninh (Cochinchine) où elle dirigeait sa plantation, M^{me} O'Connell n'a cessé de prodiguer ses soins et sa charité à la population annamite dont elle s'était acquis l'affection. Dès la Libération, elle rejoint sa plantation où elle rend aux autorités les plus grands services grâce à sa connaissance du pays et de ses habitants. Le 30 décembre 1947, près de Tayninh (Cochinchine). elle tombe dans une embuscade. Faisant face à l'adversaire, elle est, après quelques instants de combat, blessée mortellement. Avec un sang-froid remarquable, elle cache son arme dont elle indiquera l'emplacement aux renforts venus à son secours. Décédée des suites de ses blessures le 30 décembre 1947, M^{me} O'Connell demeurera pour tous un bel exemple de courage et d'abnégation.

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre des T.O.E. avec étoile d'argent.

P.O., le chef de bataillon Debril,
chef du cabinet militaire. »

Nous avons dit que Marie-Madeleine O'Connell avait prodigué des bienfaits à tous les autochtones qui l'entouraient. Comme pour en témoigner, le chef de la secte caodaïste, l'une des expressions de la population asiatique, a adressé à M. Daniel O'Connell la lettre suivante :

Cher Monsieur,

C'est avec stupeur que j'ai reçu la nouvelle de la perte cruelle qui vous frappe en la personne de M^{me} O'Connell, victime d'un attentat des plus odieux. Cette perte vous est d'autant plus douloureuse qu'elle endeuille votre famille juste au seuil du Nouvel An.

Des familles entières de Thanh-Dien et de Tayninh vont pleurer amèrement celle qui n'a cessé d'être la protectrice et la bienfaitrice des pauvres et déshérités du sort. Une vie toute de labeur et entièrement consacrée au soulagement de la misère d'autrui mériterait une fin moins tragique et moins injuste.

Aussi votre malheur est-il inconsolable. Sans chercher à la faire oublier, j'estime que la sympathie d'amis sincères qui prennent une bonne part à vos souffrances contribuera à les rendre moins aiguës.

Je vous prie donc de croire à mes condoléances attristées ainsi qu'à celles de tous mes dignitaires et adeptes.

Saint-Siège, le 2 janvier 1948.

Signé : Pham-Cong-Tac.

Depuis le drame, qu'est devenue la plantation de Tayninh, toute l'œuvre française de Marie-Madeleine O'Connell, ce magnifique lambeau du patrimoine français ?

Aux côtés des soldats de France qui combattent héroïquement en Indochine, une femme, une vraie, une bonne coloniale, est venue ajouter, pour l'édification de tous les pays qui regardent œuvrer notre race, l'exemple de sa ténacité et de son courage.

Espérons que ce ne sera pas en vain que, le 30 décembre 1947, à Saïgon, un petit cercueil s'en allait de la rue La-Grandière à la rue de Bangkok...

Franç BARTHOLI-SABAD.

SECOND RÉCIT AUTOBIOGRAPHIE (*Le Journal des combattants*, 8 janvier 1994)

J'ai fait la connaissance de M^{me} O'Connell pendant le second semestre de 1943, sur sa plantation de Tây-Ninh, près du « Vatican » de la secte caodaïste. Elle avait révélé des qualités de chef d'entreprise en la créant sur des terres dédaignées par des pionniers. Sa réussite et son intégration dans la population locale étaient proverbiales. Le capitaine Graille, du Renseignement, m'avait suggéré de la rencontrer pour la saluer de sa part. Outre qu'elle faisait d'excellents pâtés — que ses pythons familiers daignaient parfois partager à notre table ! —, elle écoutait radio Delhi dont les communiqués nous changeaient des *Thong Ché Pétain co noi* (Le maréchal Pétain a dit) et des déclamations de la Légion des volontaires de la Révolution nationale que diffusait Radio Saïgon.

R.J.P.

*
* *

Lettre ³ au colonel Cédile ⁴,
Saïgon, 20 novembre 1945

Je ne sais ce que j'aurais fait si j'avais été Chef, car en revoyant les événements passés, il en résulte une telle stupeur, un tel chaos, que la raison s'y perd. On n'arrive plus à y discerner le bien du mal... C'est un cauchemar où l'affreux domine.

Le coup de force japonais du 9 mars 1945

C'est le 10 au matin : jamais plus radieuse matinée ne débutait pour nous. Une joie profonde de vivre... un ciel net. Le soleil commence à peine à poindre, nous venons de prendre le travail.

Mon équipe de désouchage est au complet. Ils travaillent avec ardeur, l'entente est parfaite, et les rires fusent nombreux.

Il est 6 heures et demie... Brutal, impératif, un klaxon hurle, lointain, d'abord : il s'amplifie. C'est un signal de détresse, de malheur. Nous nous précipitons. Un gros camion militaire vire sur place : « Vite, vite... le 11^e est cerné, l'artillerie foutue... sans réponse de Saïgon... Les *Japs* attaquent... Il faut sauver le matériel. »

Et puis, sans s'être arrêté, le camion, à une allure de fou, repart, emportant accroché à une portière, mon fils Patrick. C'est un coup de massue. Je ne réalise plus... Voilà le pire et je suis seule. Les coolies m'entourent... il faut expliquer... Expliquer quoi ?... Et je ne sais que répéter : « C'est la guerre mes petits frères, n'ayez pas peur, la France est plus forte que jamais, ayez confiance. »

Je les ai remis au travail, j'ai pris la camionnette et je suis revenue à la maison. Là aussi, la consternation est grande, les voisins sont arrivés, tous sont anxieux ... Il faut calmer cette panique ... Et puis je ne sais rien ; alors, reprenant la camionnette, je vais aux nouvelles...

³ Lettre publiée pour la première fois par le *Journal des combattants* du 8 janvier 1994 d'après le manuscrit détenu par le docteur Gérard O'Connell. Intertitres d'A.L.

⁴ Parachuté en Cochinchine à la fin d'août 1945 pour préparer le rétablissement de la souveraineté française.

À l'Inspection, tous sont blêmes... « Les Japonais arrivent »... On ne sait rien... Je me dirige vers la demeure de l'administrateur et le rencontre sur le pas de sa porte... Il est pâle, livide... Alors j'ai parlé : « Venez, partez avec nous, j'ai du matériel des armes, des munitions. Nous ne voulons pas être des prisonniers, venez avec nous... nous nous battons, la délivrance est proche... venez. »

Les secrétaires de l'Inspection arrivent, affolés... : « Le postier de Trang-Bang a pu alerter... Les Japonais ont occupé Trang-Bang et continuent leur progression. »

Il a cherché à calmer l'effroi de ses subordonnés, les a renvoyés à leur poste et puis m'a dit : « Non, je reste... c'est fini, tout est fini, mon devoir est ici. »

Alors, nous nous sommes embrassés sans une parole... sans un adieu.

Au pont, je suis arrêtée par un Européen... un civil en costume gris. Il me jette un papier : « À remettre d'urgence à Mansoi, pour Dien, ne vous faites pas voir. »

La chance me sourit, car à mi-chemin, je rencontre M^{me} Mansoi. C'est une métisse sino-annamite. Elle ne sait encore rien. Je la prends dans la camionnette, lui explique, lui remets le papier. Je descends devant la plantation, l'auto continue vers la sucrerie.

Marie-Madeleine prend le maquis

Moi, mon parti est pris d'avance... Je vais rejoindre les miens en brousse. Alors, j'arrête tous les travaux... La consternation est grande. Je n'y peux rien, si ce n'est d'assurer, pour au moins l'année, l'existence de mon personnel.

Voilà le paddy à partager, les étoffes, le sel, les allumettes ... « Prenez, prenez, petits frères ... Restez fidèles à la France, nous saurons nous sacrifier pour que vous ne soyez pas trop malheureux. »

En un tour de main, j'ai jeté pêle-mêle le strict nécessaire, un rechange, une couverture, une moustiquaire, de la quinine, toutes les munitions, les fusils, sauf sept qui sont inutilisables et qui restent en panoplie dans l'armoire à fusils. Et puis tout cela dans la charrette à bœufs qui, aussitôt, part, emmenant en lieu sûr, par les pistes de la forêt, mes deux tout petits : elle, une fillette de cinq ans, pauvre petit oiseau que j'ai recueilli ; lui, mon fils Roger, mon dernier enfant.

J'ai pris le volant de la camionnette et je vais essayer de passer, rejoindre mon fils aîné et les miens de la Résistance, notre équipe qui se trouve quelque part vers Thanh-Phat. Il n'y a plus personne en ville, tout est fermé, un silence de catastrophe. Je passe le pont, tourne à gauche, rien ne bouge... C'est oppressant, c'est effrayant... J'arrête l'auto, je descends et puis la curiosité... Quelque chose que je ne réalise pas me pousse à venir à pied vers la ville. J'ai l'intention d'aller aux nouvelles à l'Inspection... Trop tard, je cours vers l'auto, j'ai juste le temps de sauter dans le fossé et de me cacher dans la baie d'hibiscus clôturant le domicile du chef de canton, M. Manh, face au fort.

Un bruit sourd de camion, un grincement affreux de ferrailles... Les lourdes bottes japonaises, les voilà... les voilà.

Bro ... oum...

Destruction du fort de Tayninh où du matériel parachuté était mêlé à du matériel régulier

Je cherche à me relever... les *Japs* sont en débandade. Ils fuient comme des lièvres... Près du pont, les derniers *Japs* sautent dans les camions... Le fort de Tâi-Ninh a sauté. Hésitante d'abord, je me suis relevée, j'ai les jambes pas très sûres, une oppression me serre la poitrine, je monte le raidillon... J'ai l'impression d'être en plein rêve... La citadelle semble intacte, mais il n'y a personne... et puis là-bas au fond, je vois de la fumée... Mon Dieu, c'est notre dépôt à nous qui a sauté... Où est mon équipe : Artaud, Reiss, Dumoulin, Massaret, mon fils Patrick. Où sont-ils tous, eux qui devaient sauver le

matériel ? Des tirailleurs cherchent dans les décombres. Il y a un blessé, ce n'est pas un des nôtres ; je ne le reconnais pas, il a la main arrachée et on le transporte à l'hôpital.

Il y a encore du travail à faire pour détruire ce que l'explosion n'a pas anéanti. Je cours demander secours à l'Administrateur, M. Ménage. Celui-ci est déjà au courant, il rit en me décrivant la stupeur du lieutenant Debourse devant les débris de ce dépôt d'armes clandestin. Ne sachant quelle solution prendre et inquiet d'une responsabilité qui l'écrase, d'autant plus qu'il n'est au courant de rien, le lieutenant ne sait que faire... Livrer le peu qu'il reste, pour prouver la bonne foi de l'Armée qui ne connaît pas la provenance de ce matériel étranger ? En finir la destruction ?

C'est cette dernière solution qui s'impose d'urgence, a décidé M. Ménage, et il a donné les ordres à cet effet... Rassurée de ce côté, je me mets en quête des nouvelles de l'équipe. La confusion est grande partout... Où est l'Armée ? Qu'y a-t-il ?...

À sept heures, il y avait prise d'armes en l'honneur du nouveau commandant et puis... ils sont tous partis... de tous les côtés à la fois. Les *Japs* eux aussi ont filé. Ils ont demandé des renforts à Saïgon et ils les attendent, campés à 8 km de la ville, à Benkéo.

J'ai faim, étant à jeun depuis la veille et il est près de 2 h de l'après-midi. Je mange quelque chose chez les amis Rousseau, et me décide à regagner Thanh-Phat, lieu assigné à notre équipe, en cas de grabuge...

Mes Cambodgiens sont heureux de me voir vivante. Il paraît que, première victime des messieurs *Japs*, j'aurais été fusillée sur le pont... La radio indigène va vite... Comme toutes les radios du monde, elle ne dit pas toujours la vérité...

Sauver le matériel parachuté en brousse

Au bout d'un moment, j'apprends que « des camions militaires sont entrés dans l'élevage et se sont embourbés à 2 km dans mes pâturages... Et puis il y a un Français caché là, pas très loin... On ne sait pas ce qu'il veut... Et il n'a pas l'air content... »

Pas l'air content ... oh, ça non alors... rouge, suant, rageant, j'aperçois dans le tas de fumier... Reiss. Je cours vers lui ... Il a soif...

— Les autres aussi...

Oui, tous embourbés là-bas et ce diable de Patrick qui les a plaqués... dans cette mouscaille... On a sauvé ce qu'on a pu du matériel, il est là...

— Faut le planquer maintenant et vite...

On a coupé des cocos. J'appelle les coolies, tous les attelages de buffles, les cordes... Nous partons sous un soleil de plomb.

Et nous avons travaillé comme des damnés jusqu'à la nuit... Mais les camions ont été remis sur la bonne voie. Ils se garent 3 km plus loin contre la forêt... Ils ne peuvent aller plus loin ... La première étape est achevée ... Devant nous, l'Inconnu, derrière nous, l'Ennemi. Un seul incident : mon fils Patrick est revenu pendant nos travaux de dégagement. À fond de train, dans une auto jaune, il a foncé sur nous. Nous avons cru que c'était les Japonais et nous avons aussitôt mis les fusils mitrailleurs en position... Il a été reconnu à temps. Il revenait de conduire des militaires vers... je ne sais où...

Nous sommes si fatigués qu'il n'est pas question de manger... Un fusil mitrailleur est placé. Artaud, reconnu chef d'équipe (il était sergent-chef), organise la surveillance. Il faut craindre les Japonais... mais encore plus le tigre... et il y en a beaucoup dans ce coin-là. On monte dans les camions et on attend le jour, car en guise de sommeil... les moustiques d'abord et puis les mille bruits si déprimants de la grande brousse... « Avons-nous pu dormir, mes pauvres petits ? »

Le 11 au jour le travail s'est poursuivi, pénible... harassant... Nous sommes six en tout. La deuxième position décidée est à quelques kilomètres, oui mais en pleine brousse, au bord du suoi... Nous sommes, par lui et un cloaque sans nom, protégés sur trois côtés.

Il me faut moi-même devenir conducteur de charrette à bœufs, traîner plus que porter de gros sacs de je ne sais quoi... La chaleur devient atroce... Reiss perd courage ; il est déprimé par la dysenterie, il jure et se laisse tomber à terre ; moi, la gorge sèche... les tempes martelées par une migraine de fièvre, je me suis assise sur le ballot qu'il fallait ranger, et tous nous restons ainsi anéantis... Alors, j'ai fait circuler un peu de café... Nous avons essayé de rire... de plaisanter... J'ai été nommée à l'unanimité la « maman de l'équipe » et, consciente de cette lourde charge, je suis partie chercher à manger pour « mes enfants ».

Cet enfer — car ce fut un enfer — a duré deux jours... Il fallait camoufler cinq tonnes environ de matériel de la Résistance.

Artaud ne décolerait pas... Sa bête noire, le colonel G... : « Je lui ai dit : " Mon Colonel, voilà du matériel pour nous battre... " et ce c.,... m'a répondu... : " Matériel étranger : je ne veux rien savoir, j'ignore tout... ". »

Ce matériel n° 1, il nous fallait, coûte que coûte, essayer de le sauver. Et puis, oui, il nous écrasait de sa charge trop lourde, pour nous six... Cinq hommes dont trois déjà malades et moi, femme, pas bien résistante non plus. Il nous écrasait, mais nous l'aimions tant !

Il fallait entendre nos projets, nos beaux projets... « On pourrait armer 150 hommes, il faudrait les grouper. Je me chargeais de cela et puis de les guider dans cette brousse que nous connaissions par vingt-quatre années de vadrouille dans toute cette région. Une fois réunis avec mon mari et mon fils Guy, partis le 7 en mission à Saïgon, avec un pli secret, nous partirions vers Loc-Ninh, Budop et Bu-Prang vers le Laos, rejoindre les troupes de Birmanie. »

Artaud et Reiss regrettaient le matériel laissé au fort et qu'il avait fallu faire sauter pour ne pas le laisser aux ennemis.

Nous étions tous de la Résistance avec mon mari, mes fils Patrick et Guy, ils avaient travaillé aux parachutages du matériel.

Équipe : capitaine Baron, lieutenant Bideau, Cauki, Reiss, Massaret, Patrick O'Connell, Guy O'Connell.

Les chefs : Lecomte actuellement Leblanc, Bocquet ⁵... Où étaient-ils ? Les rejoindre ? Les prévenir au sujet du matériel ? Que de fois, nous nous sommes consolés en pensant à vous... Ces pauvres petits dans leurs peines et leur isolement, ils vous adoraient...

Notre calvaire commençait à peine. Il fut dur, très dur...

À compter du 11, nous sommes ennuyés par les avions *japs* qui rôdaient au dessus de nous. Nous n'avons pas pu faire du feu et nos repas sont pris loin, dans une maison de mes coolies, cela nous oblige à un va-et-vient d'environ 10 km en plus par jour.

Visite à Thanh-Phat

C'est en revenant dîner un soir — les dates n'existaient déjà plus pour nous — que mon caporal de la plantation m'a remis un mot de M^{me} Ménage me disant de venir d'urgence. L'équipe s'oppose à ce qu'ils déclarent « une folie »... Nous discutons : j'explique que nous aurons des nouvelles exactes, que je prendrai des provisions... que j'en profiterai pour rechercher des camarades qui grossiront notre groupe.

Enfin, tout est convenu : s'ils reçoivent mon bracelet, il leur faudra partir sans m'attendre... partir d'urgence. Mais je comptais revenir dans la nuit suivante, puisque, de jour, cela pouvait éveiller une curiosité inutile et puis... il y avait les avions.

Retour à la plantation. Irruption des Japonais

⁵ Marius dit Mario (Chambéry, 1900-Chambéry, 1980) : directeur technique, inspecteur, puis administrateur des [Plantations des Terres rouges](#), il entre en Résistance dans les tous premiers temps (renseignements pour les Anglais, puis réception de parachutages). Blessé dans une embuscade en février 1949. Chevalier de la Légion d'honneur.

Je suis partie de Thanh-Phat vers onze heures et demie ; je suis arrivée vers quatre heures du matin. Il a fallu passer les *suoi*, marcher sans arrêt... Je n'en pouvais plus et j'étais transie de froid, mes vêtements n'ayant pas eu le temps de sécher.

À mon arrivée, les dames Ménage, mourantes d'effroi, me mettent au courant des événements. « M. Ménage, prisonnier ainsi que tous les Français. » Elles sont venues avec les enfants se réfugier à la plantation (deux kilomètres du centre ville), un peu avant l'arrivée des Japonais (huit heures du soir). Leur odyssée est tragique. Après avoir été cachées par des Annamites chez eux, elles sont revenues finir la nuit dans une soupenne accolée à mon étable... Elles tremblent pour la vie de M. Ménage... Les indigènes, leurs domestiques, racontent tant d'histoires. Je tente de les rassurer, mais je ne crois pas à un seul des arguments que j'avance dans l'intention de les calmer. À la lumière d'une mauvaise chandelle, je lis le mot de M. Ménage. Il leur dit « de me faire savoir de m'installer d'urgence chez moi, c'est dans l'intérêt de tous les miens. Les Japonais doivent venir. Il faut que je sois là pour les recevoir ».

Je n'ai, du reste, pas le temps d'en décider autrement. Le jour à peine paru, une auto fonce et s'arrête net devant le perron.

Ils se précipitent comme furie.... Je m'avance, cherchant à gagner en fierté et en dignité, un prestige que me refusait mon accoutrement. Car, pieds nus, cheveux embroussaillés, costume noir d'indigène...

— Où est le propriétaire ?

— C'est moi !

— C'est vous ?

Il y a un silence, et nous nous regardons...

— Où sont les hommes ?

— Il n'y a pas d'hommes !

— C'est impossible !

— Non, c'est la vérité... Il n'y a ici que des femmes et des enfants.

Et aussitôt, je me dirige vers la chambre de M^{me} Ménage, qui sort accompagnée de sa mère, de sa sœur et la *congaïe* des enfants. Il y a tant d'effroi sur leur visage que les Japonais disent aussitôt :

— N'ayez pas peur, nous ne vous ferons aucun mal... Nous reviendrons.

Et aussi brusquement, ils sont repartis vers la sucrerie.

Je pense que nous aurons leur visite au retour de la sucrerie. Je préviens M^{me} Ménage, et la presse de prendre un peu de repos.

Tout de suite, je pense aux provisions pour l'équipe... Sur une charrette, je mets du riz, du sucre, de la graisse, des sandales — car l'un d'entre eux n'a pas de souliers —, des chapeaux de paille indigènes. J'écris un petit mot donnant quelques nouvelles et demandant qu'ils ne prennent aucune décision sans m'avoir prévenue. En passant, une charrette doit me ramener d'urgence mes deux petits.

J'ai le temps de me nettoyer... Comment mes pieds, pleins de boue, n'ont-ils pas aiguisé leur méfiance ?

Mes coolies, heureux, m'entourent... Il faut rester avec eux, ou bien alors ils veulent tous partir avec moi en forêt faire la guerre...

Français de France, croyez moi !

Français de France, croyez moi, les Annamites nous aimaient bien, même après le 9-Mars. Si notre mouvement de Résistance n'a pas réussi, ce n'est pas nous les fautifs, c'est vous... Il fallait venir. Une grande partie de la population se serait dressée avec nous contre les Japonais et notre victoire était certaine. Ils l'ont compris, allez, ces maudits *Japs*.... Ils ont su manœuvrer... D'abord, l'éloignement du Blanc, ensuite,

sourde, constante, tenace, la lutte contre notre prestige tout entier, les mesquines tracasseries tendant à étaler notre faiblesse, puis les brimades, les coups, les injures. Ils ont incité les Annamites à nous voler, à nous piller... et nous ne pouvions rien dire... rien faire... Entendez-vous, Français de France, car sinon la Gendarmerie japonaise était là. Et nous... le cœur... les yeux fixés sur vous... nous espérions quand même.

Le commandant Agnes

J'allais m'offrir la béatitude d'un bol de café, lorsque deux de mes coolies de Ta-Hup arrivent : « Il y a un Français... Il vous demande, c'est un camarade de M. Patrick ». Je suis repartie aussitôt. Nous avons coupé par la forêt pour aller plus vite... et tout cela en courant presque. À deux kilomètres de chez moi, dans mes extensions de Ta-Hup, il est là, assis par terre, plein de boue, innommable... C'est le commandant Agnes que je croyais à Pnom-Penh. Du reste, nous lui avons fait nos adieux le 7 mars. Le fou rire nous gagne tous les deux en même temps.

Il a passé, la rivière de Tây-Ninh au nez des Japonais et coupé cette interminable rizière dans le but de rejoindre Mansoi, et, en définitive, s'est perdu. Impossible de se faire comprendre. Il a prononcé notre nom et, aussitôt, les uns l'ont entouré pendant que les autres allaient me chercher.

Je lui explique qu'il ne peut rejoindre Mansoi, celui-ci étant déjà traqué, entièrement cerné par les Japonais et les caodaïstes... Il n'y a plus aucun espoir. Tout bas, je lui ai alors confié notre secret : les parachutages, le matériel caché, sans qu'ils le sachent, dans leur citadelle, le sauvetage partiel de celui-ci, et là-bas, l'équipe qui le protège. C'est vers eux qu'il va partir... Il sera leur chef. Moi je vais rester. Impossible de faire autrement, maintenant, et puis je les protégerai, les indigènes m'aiment bien. Partir avec mon équipe ? Ce serait une sécurité pour moi. Mais maintenant, que je suis revenue, que les *Japs* m'ont vue, nous serions de suite repérés. Il ne la faut pas. Je prie le commandant Agnes de faire comprendre tout cela à mon fils, de lui faire accepter. J'ai promis de faire l'impossible pour sauver Mansoi et son équipe.

Pendant cette conversation, j'oblige le commandant à manger un peu de riz et un œuf qu'a préparé un bon vieux *nhaqué*... La route est longue et dure... Il a bu un caoua, et puis il a passé par dessus ses vêtements un vieux costume emprunté à l'un de mes coolies... Sur la tête, le chapeau de latanier et... en route... à la grâce de Dieu.

Il sera, par les chemins de forêt, amené au caporal de mon élevage, qui, lui, le passera au Cambodgien Nhun. Celui-ci le cachera dans sa paillote jusqu'au moment où le Cham Mat, prévenu par moi, le fera prendre pour lui faire rejoindre l'équipe. C'est grâce à toutes ces dispositions que l'on n'a jamais su où était passé le commandant Agnes... tant recherché, pourtant...

Avant de regagner la maison, j'envoie deux coolies aux renseignements : où est exactement Mansoi ? Prévenir les habitants de le protéger... Faciliter ma venue si nécessaire.

L'abominable docteur Vinh, caodaïste

Chez moi, je trouve le docteur Vinh. Il converse avec M^{me} Ménage et j'ai une peur folle qu'il ait réussi à obtenir quelques renseignements. Je fais front tout de suite, lui parlant des travaux que je viens de contrôler et lui demandant des nouvelles de ce qui s'est passé à Tây-Ninh.

Il hésite un instant et joue serré...

— Madame, je vous en supplie, croyez moi... les Japonais savent que votre fils et l'armée se trouvent campés dans votre élevage de Thanh-Phat. Ils vont être massacrés... faites moi confiance... J'ai aussi mon gendre, le sergent A ..., parmi eux. Il faut les

sauver ... Nous allons partir tout de suite ... dépêchez-vous... Il n'y a pas un instant à perdre...

M^{me} Ménage semble à bout de forces... elle est pâle... pâle... Un bruit de pas nus, je me retourne, c'est mon brave Duoc qui porte du café... il ferme un œil en direction de ma chambre. Je prie M^{me} Ménage de servir du café au docteur Vinh... Dans la chambre, le caporal Kien : il ne dit qu'une phrase... elle suffit :

— Le sergent-chef A..., traître à la France, est caché du côté de Benkéo.

Je suis revenue m'asseoir devant le docteur Vinh. Je lui ai demandé des explications car je ne comprenais pas... l'Armée ?... mon fils ?...

— J'étais seule à la maison. Mon fils Patrick a accompagné son frère Guy à Saïgon le 7 mars. Ils voulaient un peu fêter ce qui restait de liberté à Guy, celui-ci devant passer le conseil de révision le 15 mars... Mon mari, à Thudâumôt... je suis inquiète ... sans nouvelles. Quant à l'armée ... ma foi, elle avait des chefs, n'est-ce pas ?... Et bien, qu'elle se débrouille ! Moi, vieille femme, je n'avais rien à voir dans tout cela...

Et il m'a fallu perdre non temps, à voir ce sale indigène boire mon café, alors que l'angoisse était en moi... Il a visité la maison, cherchant probablement un indice... Je l'aurais étranglé avec quelle joie !

Les petits sont de retour, tenus à l'écart de tout, ils ne savent rien... heureusement. Néanmoins, je demande à M^{me} Ménage et à M^{lle} Le Berger de ne pas les laisser parler aux Annamites.

Un Cambodgien arrive de l'élevage de Than-Phat. Il me prévient que les provisions ont bien passé, mais que les caodaïstes rôdaient... Un peu plus tard, j'apprends que le docteur Vinh interroge les voisins de mon élevage... Voilà la chasse à l'homme qui commence...

J'ai fait venir le Cham, lui ai remis mon bracelet et un mot : « Danger, partir d'urgence, que Dieu vous protège. »

Ils ont pris la brousse au petit jour et moi... je n'ai plus eu un instant de tranquillité... Caodaïstes... Japonais... Japonais... caodaïstes... C'est la tourmente qui s'approche. Je suis épiée sans répit...

Rencontre avec le pape caodaïste

Pour donner le change, j'ai l'idée d'aller à Tây-Ninh. J'ai appris que le *doc phu*⁶ Duong était devenu grand manitou. Je vais aller le voir. Chez les Rousseau, j'apprends que de nombreuses femmes et enfants de sous-officiers vivent dans la terreur et presque dans le dénuement... Il y a toujours eu en moi des affinités avec ces braves toutous du Mont Saint-Bernard... J'ai idée que je peux faire du bien de ce côté-là. En passant, je vois Mmes Agnes et Polycer. Leur désarroi me décide. Je leur promets d'essayer de faire quelque chose pour que nous soyons toutes réunies chez moi.

Le *doc phu* Duong me reçoit... avec protection... C'est évidemment un grand... grand... personnage... mais la vieille amitié est plus forte. Il me fait asseoir et m'offre du thé. Nous parlons, je plaide ma cause :

— Chez moi, à Thanh-Dien, c'est si facile à surveiller. Somme toute, ce sera un camp de concentration... Les femmes... les enfants, ce sont des innocents... Allons, un peu de pitié... Je me charge d'eux... J'en prends toute la responsabilité. Je suis... une maman avec ses tout petits, depuis plusieurs jours sans lait, pleins de boutons... Toutes ne mangent que des conserves... Elles n'ont pas pu sortir. C'est inhumain tout cela... et puis, les caodaïstes, les Japonais viennent perquisitionner... L'une de ces pauvres femmes s'est vue appliquer un canon de revolver pendant qu'on la volait... Ils lui ont pris le dernier billet de 100 \$ qu'elle possédait, serré contre la poitrine.

⁶ Chef de province.

La vieille face jaune reste impassible... Pas un muscle n'a bougé, il prend sa tasse de thé et l'aspire à petits traits... J'ai pris la mienne, la politesse asiatique m'y oblige.

— Madame O'Connell, ma vieille amie... je ne peux pas vous donner satisfaction. Toute trace de Blanc va s'effacer à tout jamais... Il n'y aura qu'une seule exception : vous ! Nous avons trop eu à lutter ensemble, contre la tyrannie et l'autocratie d'un Gautier ou autre de son acabit. Vous êtes des nôtres, vous, que l'Administration française a tant opprimée. Je vais faire une exception pour vous seule et les vôtres, mais le restant... Tous vont partir à Saïgon. Il n'y a rien à faire, n'insistez pas.

Le vieux bonhomme s'enflamme, avec une âpreté insoupçonnée. Il me clame sa joie de la délivrance de son pays :

— Je suis nationaliste et je vis les plus beaux jours de ma vie. Je remercie les amis japonais de nous avoir délivrés du joug français... Voyez ce dictionnaire : j'y travaille depuis deux ans, il est prêt à temps.

C'est un dictionnaire japonais-annamite. Mes yeux s'accrochent au grand portrait face à moi. Il représente le *doc phu* Duong dans sa tenue de dignitaire français. Au milieu d'une quantité de décorations qui barrent sa poitrine, il y a la Légion d'honneur !

L'amertume, une déception immense, le dégoût... et malgré cela, il faut encaisser le coup sans éveiller de soupçon.

Je ne peux fixer le bonhomme lorsque je lui tends la main... Je remercie pâlement et puis non, mon cœur se soulève :

— Monsieur le *doc phu* Duong, je vous prie, si vous avez encore quelque respect pour moi, il faut me faire partir aussi. Ma place est avec les Français, là où ils seront.

Le jour même, par camions militaires, toutes les femmes des officiers et sous-officiers ont été emmenées à Saïgon.

Je suis revenue, sans oser m'arrêter. Pauvres femmes, je n'avais aucune consolation à leur donner.

En passant, j'ai vu mon brave et vieil ami, le chef de canton Tran Van Manh... Le pauvre homme, il pleurait... Il va partir dans son *ray*, loin des maudits Japonais. Je lui demande de faire mettre suffisamment de terre sur ce pauvre soldat français tué, et que les Japonais ont partiellement enseveli à l'entrée de la ville, au bord même de la route où il est tombé. Les pieds sont encore très visibles, dépassant le peu de terre dont on a recouvert le corps et quelle horrible odeur !

Au retour, je peux un peu rassurer les dames Ménage : M. Ménage va bien, toujours prisonnier là-haut dans l'Inspection.

Le harcèlement du Dr Vinh

Voilà encore cet infect Dr Vinh... Il devient notre cauchemar, et je pense très sérieusement à l'empoisonner avec de l'arsenic que je garde sur moi. Cette fois-ci, nouvelle chanson : il a été au pied de la montagne, les troupes françaises sont en sûreté et puis elles sont nourries par des avions amis qui leurs parachutent toutes sortes de vivres... Nous jouons l'imbécillité la plus grande. M^{me} Ménage allant même jusqu'à ne pas croire cela possible. Il s'en va... bon débarras... et puis revient encore... C'est une obsession, cette vilaine mouche-là.

Oh, qu'il a pu nous empoisonner l'existence par sa surveillance constante... jusqu'à venir un soir vers 22 heures me proposer... .. une partie de chasse aux éléphants tout proches, paraît-il !

Le filet se resserre davantage chaque jour. Je puis avoir quelques nouvelles, il faut aller les prendre dans tel ou tel coin, en forêt. Mon équipe progresse tranquillement.

J'ai des précisions sur Mansoi : ils sont traqués de toutes parts. La convoitise est grande parce qu'il a beaucoup d'argent avec lui... Le jeu est de provoquer alertes sur alertes... On fait main basse sur ce qu'ils abandonnent. Je promets 10.000 \$ si je les ai tous vivants. Ce soir, je serai chez Theu Dai, mon fermier à Bau Dunh. Je griffonne un

mot : « Suivez le porteur de la présente, je vous attends ». Je remets encore un bracelet, connu de Mansoi comme m'appartenant, afin de calmer leurs soupçons.

À trois heures du matin, ils sont venus sans l'équipe Mansoi. Mon bracelet a échoué entre les mains de M. Mocar qui, ne sachant rien, n'a pas compris... Il n'a pas réveillé M. Mansoi qui dormait... Les caodaïstes sont venus et le chef cambodgien Qum, je crois, chez qui se trouvaient Mansoi et une partie de son équipe, les a faits partir brusquement vers la forêt. On essayera autre chose si possible. Je reviens à la maison.

Retour... fureur... cris... pillage, les coolies affolés, fuyaient de toutes parts ; ils ont tiré sur eux... sur le bétail qui paissait tranquillement... ils ont violenté les Cambodgiennes... ils ont tout détruit, tout... et puis ont mis le feu. Le caporal amené prisonnier a été interrogé, battu, torturé... Il n'a rien pu dire ... ne sachant rien, le pauvre diable ...

Avec les caodaïstes, ils ont cherché partout. Je crois qu'ils n'ont guère trouvé que les camions et une cache que, faute de temps, l'équipe n'avait pas pu déplacer. Ils y sont retournés journallement, sans plus de succès, et toujours à grands coups de fusil sur mon pauvre troupeau... sur ce qu'il en restait.

J'ai pu, deux nuits plus tard, faire enterrer le pauvre coolie Vor, un Cambodgien. Les caodaïstes ne me lâchent plus... chantage, menaces ... Ils me tendent des traquenards Grâce à mes coolies, j'évite tout cela...

Un racketteur de droit commun

Un matin, c'est le 23, la seule date que je me rappelle, les coolies affolés me disent que Trieu est là. Il cherche le caporal Kien et fait pression pour que la mère de celui-ci dise où je l'ai caché. Je suis descendue dans les dépendances et l'interpelle. Il se retourne tel un serpent

— Toi, la Française, si tu ne me remets pas immédiatement 500 \$, j'amène les Japonais arrêter ton fils et les soldats que tu protèges.

Je ris et lui propose d'aller avec lui chez les Japonais, car il ne faut pas qu'il oublie qu'il me doit 100 \$, pour un travail de menuiserie pas encore livré. Et puis, il gruge tant cette malheureuse population, se faisant passer pour... gendarme japonais.

Furieux, se sentant démasqué, pris de peur, peut-être, il fonce sur moi et m'applique un coup de poing sur le front, en même temps un croc-en-jambe me fait perdre l'équilibre... Je me raccroche à la table... Thi Theu et la petite *congaïe* Boi affolées se sont précipitées dehors, me croyant tuée, morte. Elles s'arc-boutent à la porte qu'elles ont refermée sur moi, les coolies viennent les aider. Ils appellent à l'aide pour arrêter mon assassin.

Pendant ce temps, Trieu a saisi un couteau de cuisine. Tête baissée, il fonce vers moi, voulant probablement me porter un coup au ventre... Je ne sais pas comment ma main a rencontré cette bouteille pleine d'eau (M^{me} Ménage l'avait préparée pour y verser le lait de sa fille)... Comment j'ai eu la force de frapper, d'enfoncer dans le crâne qui s'offrait, le restant de la bouteille, comment j'ai trouvé ce morceau de bois... J'ai frappé... frappé... Il y avait du sang partout... C'était rouge... rouge ... sur moi, sur les murs, partout ... la porte s'est ouverte et le Dr Vinh est devant moi.

Il ne s'occupe pas de savoir si je suis blessée... Il se penche sur Trieu... Il veut le panser, l'emmener... Je refuse ! Nous irons tout de suite chez les Japonais, voilà ce que je décide.

J'ai pris la voiture et nous sommes partis. J'arrive, j'explique le chantage de Trieu en disant « qu'il ne veut pas que mes coolies continuent leur travail » — ce qui est vrai — « que déjà deux de mes caporaux sont en fuite par sa faute, et que ne pouvant me voler, il a tenté de m'assassiner ».

Les *Japs* rient comme des fous. Ils mesurent le tour de mon poignet et ne peuvent croire que c'est moi, une femme, qui ai mis mal en point cet individu. Le Dr japonais

s'est relevé, il rit lui aussi en me regardant et s'apercevant que je suis légèrement blessée au bras, me donne des soins. Une enquête a été prescrite tout de suite. J'attends... Trieu râle dans un coin. Le Dr Vinh a disparu.

Les gendarmes japonais sont revenus. Ma déclaration est reconnue exacte : « Trieu est un voleur connu et redouté de toute la population ». Les Japonais lui lancent de grands coups de pieds. On le traîne dehors. On me fait signe qu'on va l'achever. Le commandant me fait offrir une tasse de thé... Je bois, j'ai très soif. Je repars de suite, parce que vraiment cela ne va pas bien du tout.

Je me suis baignée. En deux mots, j'ai mis M^{me} Ménage au courant et puis je me suis couchée parce que tout tournait.

Prisonnière des caodaïstes

Vers trois heures de l'après-midi, j'ai été rejoindre la famille Ménage, devant, sur le perron. M. Ménage est inquiet... Manifestement, la maison est très surveillée. Nous n'avons pas le temps de nous faire part de quoi que ce soit... C'est la ruée...

À bicyclettes "boîtes d'allumettes", ils arrivent... Ce sont des cris qui glacent... des coups de fusils qui font hurler les enfants... Une débandade de tout et de tous... Une panique qui fauche tout. J'ai eu le temps de me ressaisir... Ce sont les caodaïstes... J'ai compris. Profitant des cris, des bousculades, j'ai glissé mes clefs à M. Ménage: je lui ai murmuré :

— Prévenez le commandant japonais, partez le plus vite possible, emmenez avec vous Roger et Lizzou. Dans l'armoire, il y a plus de 3.000 piastres, emportez-les. Vous remettrez tout cela aux miens.

Les caodaïstes m'ont obligée à me lever. Ils s'installent dans les fauteuils et narguent mes amis... Ils croisent et décroisent leurs jambes, prenant des poses empruntées au théâtre annamite. Pendant ce temps, les autres font la chasse à ma basse cour. En un tour de main, tout est tué ... Tous les serviteurs sont en fuite ... Encore une fois, l'esprit de pillage annamite passant avant les directives japonaises, j'ai la chance de ne pas être encombrée de témoins gênants.

Il faut partir, ils veulent me forcer à marcher à pied jusqu'à la ville... Je refuse : « Ils n'ont qu'à me tuer sur place ».

Force est de me donner place dans une voiture à cheval (boîte d'allumettes). Avant de monter, j'envoie un baiser à mes pauvres amis... Ils sont écrasés, on dirait même sans vie... Mon fils, les petits, pleurent et crient... c'est atroce...

Dans la voiture, un jeune ricane et me dit :

— Tu parleras va.... On va t'y obliger... Il faut que tu dises où sont les armes et les Français...

Son voisin le fait taire brutalement. À mi-chemin, une nouvelle escorte qui nous attend, renforce mes assaillants. Quel déploiement de forces ! À l'entrée de la ville, encore du renfort... Je suis donc si redoutable !

Ils sont au moins plus d'une centaine. On me fait descendre, on m'arrache mes souliers... Je dois marcher pieds nus, mes mains sont liées solidement derrière mon dos et c'est la lente progression à travers la ville.

Les coups tombent sur moi de tous les côtés : coups de poings, gifles, coups de pieds, de crosse de fusil... Tirée... poussée... je commence à tituber. À l'entrée du pont, on s'arrête... Ils tirent des coups de feu. C'est la sinistre comédie de me fusiller publiquement, et puis nous repartons. J'ai monté, de biais, la côte menant à la citadelle que nous avons contournée et nous y sommes entrés par la porte du côté du champ de tir. Ils m'ont amenée devant le cercle des sous-officiers français et m'ont fait asseoir sur une marche de l'escalier dehors.

Le répit n'est pas long. C'est une volée de coups de triques et de plat de sabre tout d'abord et puis, il faut que je me lève... Pas bouger, non plus... Ils sont une bande à

m'observer : le plus petit mouvement et l'on me bat, me bat... Des gouttes de sueur perlent à mon front, cela ruisselle bientôt... Je n'ai jamais autant sué. Ma tête me serre ... Je vois de grands cercles noirs ... Je voudrais que ce soit la fin... mourir... mais que tout soit fini. On me bouscule. Tirée vers un gros tamarinier, celui de droite, on me place devant lui... On va me tuer... Enfin... Ils sont onze à se placer devant moi, ils me mettent en joue. Le nommé Ca Sol s'approche et comme pour une photo, me place la tête, il regarde et m'assène un large soufflet en pleine figure. Tous rient aux éclats... Alors, lasse, écœurée, me disant que la mort est préférable à ces tortures, redoutant tout de ces lâches, je les ai insultés tant que j'ai pu. Ils m'ont menacée de me couper le nez... je les ai insultés... de me crever les yeux... de m'enlever la peau...

Furieux, ils m'ont dit :

— Nous allons te tuer car tu es trop vieille pour nous servir. Sais-tu cuire le riz ?... Repiquer le paddy ?... Le battre ?... Nous allons tuer tous les Français d'abord, les métis ensuite et puis ce sera le tour de tous ceux qui ont travaillé avec les Français.

— Toi aussi, alors, lui ai-je répliqué, car tu étais maçon dans les Travaux publics français.

De rage, il m'a encore frappé durement.

Ils m'ont remise en joue, ont fait le simulacre de faire feu, et, l'un après l'autre, en hurlant comme les Japonais, ils se sont lancés vers moi, pour piquer leur baïonnette contre le tamarinier... Je n'ai même pas été blessée.

Cela a duré... duré trois heures au moins, toujours pareil : coups, injures... les heures semblent longues lorsque l'on souffre.

Il faisait nuit... J'ai vu passer Mansoi... Mocar... prisonniers tous les deux.... J'ai fermé les yeux... Une gifle m'a redressé la tête...

— Tu les as vus ?...

— Qui ?

— Est-ce bien Mansoi ?

— Non, je ne le connais pas.

J'ai reçu un grand coup de plat de sabre en travers de la tête contre l'oreille ... Tout tourne, je ne sens plus rien ... même pas l'horrible coup de botte qui, de par terre où je suis tombée, m'a lancée contre le tamarinier de gauche. Ils cherchent à me redresser, je ne sens plus rien, telle un pantin cassé, je suis retombée au sol.

— Tant pis, on va l'enterrer...

Ils ont creusé un trou, ils m'y ont assise, un peu de terre, un sabre sous le nez, une pique plantée à côté de ma tête.... Tout à l'heure on me coupera la tête pour la mettre au bout de la pique. Comme cela, on n'aura plus la peine de m'enterrer.

Je ne réalise plus, je crois... je ne souffre pas... je ne sens plus rien.

Sauvée par les Japonais

Ce sont les Japonais qui m'ont sortie de là. Ils semblent en colère et donnent des coups de tous côtés. Je suis assise dans un fauteuil. Un Japonais, le docteur, ai-je su par la suite, tâte mes bras, mes jambes... Rien n'est cassé... Il me donne quelque chose à boire... C'est chaud, j'ai soif. Cela va mieux... On m'assied et c'est tout de suite l'interrogatoire, bête, stupide.

— Combien avez-vous d'enfants ? Votre mari... La famille de France...

Nous parlons en français. C'est pénible pour se faire comprendre, à croire qu'ils font exprès, et puis, brutale, c'est la question :

— Combien d'officiers, d'hommes de troupe... Où sont-ils ?

— Je ne sais rien... t

Toujours rien, et puis, fatiguée, je ne réponds plus.

Ils ont grogné fort et l'interprète, un nommé Itaro, un Annamite naturalisé japonais, s'est mis à parler en annamite... :

— Si tu dis la vérité, puisque l'on sait que les militaires ont été dans l'élevage, on te relâchera tout de suite... Il vaut mieux tout dire. Comme cela, on ne sera pas méchants.

Alors j'ai demandé au chef japonais :

— Chez vous, au Japon, les militaires demandent-ils aux civils l'autorisation de passer dans leur propriété ?

Il a l'air surpris et répond :

— Non. Et bien, nous, Français, c'est la même chose, et je ne sais rien.

Ils m'ont emmenée. En chancelant, je suis rentrée dans une chambre, en haut au premier étage ; il y avait des Français ; je me suis laissée tomber sur le matelas par terre... La tête me fait mal... mal. Je cherche à fermer les yeux... Un hurlement de bête, quelque chose d'effroyable... Nous nous sommes redressés, remplis d'épouvante et nous écoutons.

Eux, les prisonniers, c'est la famille Courtesole toute entière.

À notre mouvement, la sentinelle japonaise est entrée... Il me regarde. Nous sommes face à face ... et me désignant le plancher ... il ébauche le geste de couper le cou...

Les gémissements, les cris inarticulés, les râles ont repris... c'est effroyable cette souffrance, et je grelotte d'effroi... de pitié. C'est affreux, affreusement sinistre... l'épouvante me gagne, car j'ai reconnu la voix de Mansoi.

À trois heures du matin environ, il y a le bruit d'une masse inerte qui tombe... On traîne le corps. Je n'entends plus rien que les cris de bête de ces maudits *Japs*.

Le lendemain, nouvel interrogatoire, mais c'est pour la forme. On nous empile dans une auto et puis, par jeu sans doute, une vitesse de fou, des tournants qui font frémir... Les *Japs*, heureux ricanent en nous regardant, mais nous n'avons plus aucune réflexion... La machine nerveuse est à plat.

Devant M. Sibuya, un civil japonais requis comme interprète, tout change... Nous devenons presque des invités ... Il nous fait nos laissez-passer ... On va nous remettre en liberté et quelle amabilité, nous n'en croyons pas nos yeux... Et sales... comme des prisonniers, blêmes comme ceux qui ont frôlé la mort, nous entendons vanter ... la France et ses charmes ... Il a récité des vers de Mistral... Cette fois-ci, je suis *knock-out* !

Les Courtesole sont relâchés. Moi, M. Sibuya me prie de le suivre et nous descendons vers l'Inspection de Tâi-Ninh. Nous sommes attendus. L'état-major est là aussi, assis autour d'une table dans le grand salon de l'Inspection. Je m'assois et l'on me sert une tasse de thé... Froid, correct, le commandant me fait des excuses pour la conduite des caodaïstes à mon égard... On attend le *Pape* qui sera dorénavant tenu responsable de ce qui pourrait m'arriver. Je serai protégée du côté japonais. Il m'est aussitôt remis un sauf-conduit qui m'a, du reste, bien servi par la suite... Je n'ai jamais su ce qu'il y avait d'écrit dessus. Tout ce que j'ai pu comprendre c'est que, respectée par la population annamite, j'étais considérée comme "sœur de charité" ou quelque chose d'analogue.

Pas un mot sur l'élevage....

Cette vie de douches écossaises a duré jusqu'au 22 ou 24 mai, date à laquelle j'ai pu enfin regagner Saïgon et vivre avec ma famille.

Il y eut des jours sombres, perquisitions sur perquisitions, d'autres où...:

— Mais non, ne dites pas que vous êtes des prisonniers. Nous aimons les Français, nous vous protégeons contre les Annamites qui veulent vous tuer... Nous ne sommes pas en guerre avec la France.

Ils sont en dessous de tout mais le commandant Yamadaka fut toujours correct et je dois reconnaître que M. Sibuya fut parfait envers tous les Français.

Guy O'Connell

Mon fils Guy est venu me rejoindre à la plantation. Quelle joie ! Il me donne des nouvelles de mon mari et de Thudâumôt, où il se trouve.

Lui, ce vendredi 9, se trouvait à Saïgon dans la matinée, sa mission remplie (il avait un pli secret à remettre à la direction de l'Artillerie) et, rapportant la réponse, il avait fait un crochet à Thudâumôt pour prévenir mon mari du prochain parachutage fixé pour le 13. Ils avaient tous deux décidé de monter à Tây-Ninh le lendemain samedi et causaient du travail que l'on faisait si gaiement, par ces nuits de pleine lune alors que l'alerte projetait hors du lit, dans les tranchées, les gens de Phnom-Penh et Saïgon... Bonnes gens, pardonnez-nous, c'est nous qui vous donnions ces émotions, mais soyez indulgents en pensant un instant aux dangers courus, car les ballots projetés du ciel pouvaient fort bien nous écraser. Et puis, outre qu'il fallait les rechercher souvent dans des coins impossibles — coins de tigres et d'éléphants —, il fallait les arrimer sur des camions après les avoir portés quelquefois sur de longs parcours. Et l'on n'était pas bien nombreux. Nous ne réalisions guère le danger du retour à l'aube où, souvent, on se cognait à des convois japonais.

Allez, votre pardon... Pensez un peu au prix que nous a coûté notre idéal de revanche... notre pauvre vie de bête traquée... la gendarmerie japonaise... les tortures si... cette mort si affreuse... sans même la consolation de revoir un instant un visage chéri...

Ils causaient tous deux tranquillement. Brusquement, des coups de feu. Mon mari pense à une attaque des caodaïstes que l'on attendait d'un jour à l'autre. Le voisin, un douanier, M. André, vient se joindre à eux ; ils décident d'aller prévenir l'Administrateur. Ils sont armés. Mon mari a un revolver Mauser de chasse, mon fils et M. André un revolver chacun. Ils partent. La nuit est noire, un vrai four. Ils ne voient pas à dix pas. Ils entendent bien un fourmillement autour d'eux, mais allez voir quelque chose dans ce noir ! Ils sont arrivés en face de la garde civile, M. André a crié : "Madeu !" (c'est le nom du gendarme) et, avant qu'ils n'aient eu le temps de s'y reconnaître, il y a des grappes et des grappes de soldats japonais qui sont accrochés à eux... Le fourmillement, c'était l'armée japonaise... Rudement secoués, ils sont, après avoir été ligotés, alignés contre le mur de la garde civile et on leur joue la sinistre comédie de les fusiller. Et puis ensuite, rudoyés, battus, on les descend dans la cour de la prison où ils trouvent, assis sur le gazon... tous les Européens de Thudâumôt.

Ils ont eu les mains déliées et mon petit Guy en a profité pour mastiquer et avaler le plus rapidement possible, le pli secret qu'il devait rapporter à Tây-Ninh et qui se trouvait dans la poche de son pantalon.

Ils ne se doutaient guère, ceux assis sur le gazon, du danger auquel ils échappaient, car si le petit avait été fusillé, je crois que pas un seul n'aurait été épargné.

Ce que fut cette affreuse nuit du 9 mars... de la stupeur... de l'épouvante pour tous, partout.

Mon fils me raconta la défense héroïque de la citadelle de Thudâumôt... la mort du commandant Mollard et celle du lieutenant Thouret dont le cadavre fut laissé deux jours sur place... face au ciel... yeux crevés.

On n'a même pas pu venger cela...

Sœur de charité

Maintenant que je ne suis plus seule, je me sens plus hardie... et, accompagnée de mon fils Guy, je prends à la lettre mon rôle de *sœur de charité*.

À l'infirmerie, je trouve un blessé français... Mâchoire arrachée, bras droit en capilotade, il est dans un bien triste état et depuis deux jours il n'a pas mangé... Nous avons fait le nécessaire tout de suite... Il a fallu l'alimenter avec du lait, cela n'a pas été toujours bien facile. J'ai protesté auprès du docteur japonais, du commandant. Enfin, après une dizaine de jours de gros tiraillements, j'ai eu la satisfaction d'obtenir trois jours de congé pour ramener le malheureux à Saïgon... Il était temps, je crois.

Ce blessé, tiré à bout portant par un caodaïste, est un civil : M. Forestier, employé à la sucrerie de Tây-Ninh ; il faisait partie de l'équipe Mansoi-Bazin. À plusieurs reprises, nous avons, mon fils et moi, désespéré de le sauver, ainsi que M. Muller qui l'accompagnait. Mes enfants, ayant été retenus à Tây-Ninh par les Japonais, force m'y oblige d'y retourner, après seulement 48 heures passées à l'hôpital. Le Dr Roques⁷ a la bonté de me donner un billet d'hospitalisation afin de me permettre de revenir dès que ma position à Tây-Ninh devient dangereuse.

La population devient mauvaise

Notre vie continue... On nous surveille beaucoup et, bientôt, nous avons peur... « Nous protéger »... Deux miliciens annamites ne nous lâchent plus. Nous surveillons les arrivées des prisonniers français... Nous arrivons à leur passer des nouvelles. Leur moral, du reste, est toujours épatant. J'arrive encore à envoyer, par les Chams, du riz à ceux que l'on nous signale en forêt.

La population annamite, très travaillée, commence à devenir mauvaise. Autour de chez nous, cela va : mes coolies sont fidèles mais tremblent de peur. Mon calvaire commence vers l'école, distante de 500 mètres environ de la ville. Ce va-et-vient qu'il me fallait faire quatre fois par jour, au milieu de visages crispés, haineux parfois... C'était démoralisant. J'avais l'impression souvent d'être au milieu de bêtes fauves.

Un soir, j'apprends que le Dr Vinh et ses fils, conduits par le renégat A..., sont partis à Kédol avec des charrettes à bœufs pour enlever le dépôt de pharmacie et d'armes cachés par le Dr Bitore.

Surpris en cours de route par les caodaïstes, ils sont contraints à livrer la pharmacie au Dr Vinh, et les armes aux caodaïstes. Préférant voir ces armes entre les mains japonaises plutôt que caodaïstes, et heureuse de jouer un bon tour à ces derniers, j'ai mis les Japonais au courant, et le lendemain, j'ai la joie de savoir tous les caodaïstes désarmés et consignés dans le temple de Long-Thanh.

Les Japonais, furieux, auraient trouvé cachés près de 300 fusils, tous en bon état, alors que ceux démolis étaient versés au dépôt japonais.

Il n'y a presque plus de Français en forêt. Seule une petite équipe tient bon du côté de Xom-Vinh... Je pense sérieusement à rejoindre Saïgon.

Un mot de mon fils Patrick, fait prisonnier du côté de Kratié, et qui va arriver avant peu, me décide. Il faut partir vite, vite. Je fais des démarches, fais jouer mon billet d'hospitalisation. Je suis reconnue malade par le Dr japonais.

Avant de partir, j'ai rencontré le *doc phu* Duong. Avec beaucoup de franchise et d'amertume, il me parle de son erreur. C'est un homme intelligent, il a compris. De son rêve qu'il sait brisé, il conclut :

— Libre, oui... mais changer de maîtres... Je préfère garder l'ancien que je connais.

Nous avons parlé du Dr Vinh. Il ne peut cacher son dégoût d'une scène dont il fut témoin :

— Le Dr Vinh est venu offrir ses services au commandant japonais. Il lui a dit, en faisant un grand salut japonais : « Monsieur le commandant, je suis docteur, je sais un peu parler japonais, je puis vous être utile, et je viens vous saluer et vous offrir mes services. » Les Japonais ont affecté non seulement de ne pas lui répondre, mais encore d'ignorer sa présence. Le Dr Vinh ne s'en est pas formalisé, et, à plusieurs reprises a formulé, sans plus de succès, la même requête.

Écœuré, c'est le *doc phu* Duong qui lui aurait crié :

— Mais tu ne comprends donc pas... Pourquoi t'abaisses-tu si bas ?

Il a réussi probablement par la suite, car c'est lui qui a été chargé de recruter, pour l'armée japonaise, les volontaires annamites.

⁷ De l'hôpital Grall.

Réfugiée à Saïgon

Ma vie à Saïgon fut celle des traqués, celle de ceux qui pensaient : une bonne petite bombe, cela vaudrait mieux.

Au début heureuse, croyant mon cauchemar terminé, terminé ce sinistre jeu du chat et de la souris, j'ai été rendre visite à M. Ménage. Le soir même, ils eurent l'effroi d'une dure perquisition de la gendarmerie japonaise (*Kempetai*).

Peu après, mon mari, sous le prétexte que nous aurions dû vendre notre essence à l'armée japonaise, connaît les souffrances infligées par la gendarmerie japonaise, après avoir été brutalisé par le gendarme Oba.

La surveillance japonaise étant toujours plus sévère, pour éviter d'entraîner avec nous des innocents, nous nous sommes alors obligés à une vie d'isolés.

Le 10 août, après plusieurs alertes, nous apprenions que la gendarmerie avait décidé notre arrestation et celle de toute notre équipe. Le secrétaire de la gendarmerie, un Annamite de Tây-Ninh, m'a certifié, en me prévenant de notre arrestation imminente, que c'était le capitaine Alata qui aurait tout dévoilé au cours de son interrogatoire de la matinée.

*
* *

En terminant, ma pensée revient, émue, vers les nôtres de la Résistance, vers les miens, mon équipe, dont seul Artaud manque à l'appel. Il dort là-bas au Laos, mort à la suite des mauvais traitements japonais.

En relisant ce trop long exposé des jours d'angoisse vécus, je tiens à souligner que mon rôle fut très secondaire et mes souffrances minimales à côté de celles de beaucoup d'entre nous et que, pour ces raisons, j'aurais préféré garder le silence.

Mais il faut faire cesser ce malentendu qui nous sépare de vous, les Français de France, et en parlant tous, mettre fin rapidement à ce malaise moral qui nous divise.

Parce que nous ne sommes pas des lâches... Nous avons donné sans compter, sans calcul... Nous n'avons pas réussi... Ce n'est pas notre faute... Plus tard, bien plus tard, vous qui venez faire la relève, vous en comprendrez les raisons.

Marie-Madeleine O'CONNELL.

N.D.L.R. : Après ces événements, M^{me} O'CONNELL retourna à la tête de son exploitation de Tây-Ninh. Elle fut tuée sur sa plantation le 30 décembre 1947. Ses deux fils, Patrick et Guy, furent tués à leur tour, le 14 janvier 1953.

Pour Jean MARCET, « LA COLONIALE IDÉALE »
est une « femme-plantur » d'Indochine
(*Climats*, 14 juin 1951)

APRÈS Philinte qui, il y a quinze jours, rassemblait en gerbe les conseils que devraient suivre toutes les jeunes femmes qui partent « à la colonie », si elles veulent devenir des « coloniales idéales », Christiane Garnier a tracé pour les lecteurs de *Climats* le portrait de celle qui, parmi toutes celles qu'elle rencontra au cours de ses séjours africains, lui parut le mieux mériter ce titre. Aujourd'hui, c'est à Jean Marcet, un « Indochinois », que nous passons le... pinceau. Vous aussi, vous avez rencontré au cours de vos séjours outre-mer une « coloniale idéale ». Participez donc au grand concours de *Climats*. Cela vous permettra peut-être d'agrémenter votre prochain congé d'un voyage à Rome, à Londres ou à Zurich ou de posséder, pendant votre prochain séjour, ce merveilleux *Tefifone* qui fait paraître anachronique le plus moderne des tourne-disques. Attention ! vous n'avez plus que quelques jours pour nous adresser vos

SUR la route crevassée, lépreuse, qui mène de Saïgon à Tay-Ninh, chef-lieu de la province en bordure nord-est du centre de la secte caodaïste, notre voiture bondit à chaque tour de roue, tressaute. Passé la zone de rizières irriguées, elle côtoie des fourrés ou d'épais taillis propices aux embuscades. Des postes installés en chapelet assurent notre protection, mais dans les intervalles l'insécurité règne. L'œil aux aguets, mitrailleuse au poing, prêts à tirer, nous parcourons, en cette chaude matinée de mars 1946, à allure réduite, la distance d'environ quatre-vingts kilomètres qui nous sépare de la ville.

Le commandant du secteur, le colonel V..., nous reçoit.

— Le calme, nous dit-il, n'est qu'apparent ; malgré l'activité de nos détachements de reconnaissance et de nos groupes de choc, les rebelles ont échappé à notre emprise et se sont repliés dans les marécages du Vaïco oriental aux confins cochinchinois-cambodgiens où ils ont établi leurs bases de guérilla. Là, ils sont difficilement saisissables, d'autant plus qu'ils ont partie liée avec les caodaïstes. Toutefois, dans la province, la vie a repris son aspect d'antan. Les indigènes ; Annamites ou Cambodgiens, qui s'étaient enfuis, lors de notre retour, en novembre dernier, sont revenus en grand nombre ; les plantations, encore récemment envahies par la brousse, désertes, se sont animées et ont repris une partie de leur activité.

« Vous allez, d'ailleurs, ajoute-t-il, en prenant le volant de sa jeep, dans laquelle nous prenons place, juger vous-mêmes. Vous aurez de plus l'occasion de faire connaissance avec une Française dont le dévouement et le courage font honneur à la France. Une femme admirable, poursuit-il. Il faut l'avoir vue à l'œuvre dans ses plantations, qu'elle dirige de main de maître ou se pencher sur les miséreux pour se rendre compte de sa vaillance et de sa grandeur d'âme. Les indigènes la vénèrent à l'égal d'un génie bienfaisant. Ils l'appellent la « Grande Dame ». Les Japonais lui avaient voué un profond respect, surtout après l'extraordinaire aventure qui faillit lui coûter la vie... »

Notre curiosité était tenue en éveil, mais nous arrivions devant un bungalow spacieux, coquet, enfoui dans la verdure, protégé par de longues palmes dont l'ordonnance établie avec goût annonçait une présence française.

M^{me} O'Connell nous accueillait, souriante, avec une simplicité toute coloniale. Son regard, son attitude, ne trahissaient aucun sentiment d'appréhension, et cependant, tout respirait l'insécurité : le mur d'enceinte percé de multiples créneaux, le blockhaus d'angle qui le flanquait, et les partisans en armes. Il nous apparaissait certain que dans

ce lieu solitaire, le danger pouvait d'un moment à l'autre se dévoiler. Nous lui exprimâmes nos inquiétudes.

Elle avait, nous répliqua-t-elle, connu après le coup de force japonais du 9 mars 1945 des jours bien plus sombres ; sans doute la collusion des rebelles avec les caodaïtes faisait peser une lourde menace sur la province, mais elle avait le ferme espoir, oubliant ses propres soucis pour ne penser qu'au pays, que les caodaïstes seraient avant peu amenés à abandonner le Vietminh, dont l'attitude antireligieuse ne pouvait se concilier avec leur spiritualisme.

Par les fenêtres grandes ouvertes, nous apercevions, en direction du nord-est, tout proche, le Nui-Baden, la montagne sacrée de la « Dame Noire », qui dressait, à quelque neuf cents mètres d'altitude, sa masse sombre. Nous devinions sous les lourdes frondaisons et dans l'entassement des blocs de granit les pagodes caodaïstes, toutes éclatantes de blancheur, que réunissait entre elles le « chemin de l'espérance » emprunté depuis des millénaires par les pèlerins.

Nous avions, ce matin même, avant d'atteindre Tay-Ninh, visité une de ces pagodes. Au fronton se détachait en relief l'insigne de la secte : une épée croisant un flambeau devant la roue de la vie ; à l'intérieur, sur une sphère ruisselante de lumière qui symbolisait l'univers, s'ouvrait l'Œil de Dieu, l'image du créateur ; sur les autels, Confucius, Bouddha, Lao-Tseu voisinaient avec Jésus-Christ, la déesse de la miséricorde et les génies traditionnels.

M^{me} O'Connell évoquait ses souvenirs sur les caodaïstes, leurs pratiques médiumniques, leur doctrine curieuse, leur activité antifranaïse, le concours qu'ils apportèrent aux Japonais durant l'occupation, enfin leur ralliement au Viet-Minh. De temps à autre, elle s'interrompait pour donner, en annamite, ses instructions aux « caïs » chargés de la surveillance des coolies ou de quelques travaux urgents.

La plantation d'hévéas contiguë au bungalow, s'étendait au loin avec des perspectives riantes, marquées au coin de l'ordre et de l'autorité. Nous partions conquis par la modestie de notre hôtesse et par sa volonté d'action dont nous n'avions pu mesurer toute l'étendue.

La jeep nous emportait Tay-Ninh.

« L'aventure à laquelle j'ai, tout à l'heure, fait allusion, reprit le colonel, remonte à l'an passé. Les Japonais étaient alors les maîtres du pays ; avertis par leurs émissaires de l'activité suspecte de M^{me} O'Connell — depuis plusieurs mois elle participait à la résistance, apportait son concours aux Français traqués par l'occupant, assurait dans des conditions hasardeuses le transport et le stockage des armes parachutées, veillait aux ravitaillements des formations réfugiées dans la forêt — ils décidèrent de la faire disparaître.

« Le 23 mars, des Annamites à leur solde font irruption chez elle, l'accablent d'injures, profèrent des cris de mort, puis laissent à l'un d'entre eux le soin d'exécuter la sinistre besogne. Le tueur, armé d'un couteau, poursuit sa victime dans une partie éloignée de la maison. Des cris de douleur se font entendre. Justice est faite, pensent les Annamites qui, sans plus, vont prévenir la gendarmerie nipponne.

« Le dénouement était tout autre. Le bourreau gisait sur le sol couvert de sang...

« Les Japonais, surpris, emmènent M^{me} O'Connell, pieds nus, à Tay-Ninh, l'attachent au parapet du pont, une rafale crépète ; les gendarmes ont tiré au-dessus de sa tête, sans doute pour l'impressionner et obtenir d'elle les renseignements qu'ils recherchent. Peine perdue ! Elle ne bronche pas et se refuse à parler. Conduite au fort, elle est rouée de coups. Son attitude altière exaspère les Nippons, qui la jettent dans un trou creusé à sa mesure, puis le remplissent de terre ; bientôt seule la tête reste visible au-dessus du sol ; un sabre est placé au travers de la bouche ; c'est la « mort du soldat »... Les Japonais, enfin touchés par son courage, lui rendent les honneurs, la soignent, puis, une fois rétablie, la libèrent. Et maintenant, ajoute le colonel, elle poursuit au péril de sa vie sa tâche essentiellement humaine. »

Nous devons apprendre, quelques mois après notre visite, que les caodaïstes s'étaient, suivant les prédictions qu'elle avait faites, ralliés à notre cause et avaient tourné la puissance de leurs armes contre le Vietminh.

Celui-ci s'était vengé de cette trahison en assassinant bon nombre de partisans caodaïstes, puis sa hargne s'était tournée vers celle qui symbolisait le vrai visage de la France et qui, par son activité bienfaisante, attirait les sympathies et tenait en échec la propagande vietminh. C'était pour les rebelles un crime qu'elle devait expier.

La sentence intervient le 26 décembre 1947, à Trang-Bang, au cours d'une réunion tenue par le « Chi-Doï » de la province. Elle lui est signifiée sous forme d'un message que lui apporte un de ses employés prisonnier que les rebelles ont relâché pour la circonstance.

« Si parfois, disait le message, nous sommes obligés de vous faire un tort quelconque, pardonnez-nous ».

Elle aurait pu écouter la voix de la prudence, quitter ses plantations, se réfugier comme tant d'autres à Saïgon ; elle se refuse à abandonner les milliers d'Annamites ou de Cambodgiens qu'elle a secourus ou qui vivent auprès d'elle, le plus souvent par elle.

Le 30 décembre au matin, comme de coutume, elle part, accompagnée de trois de ses fidèles partisans, inspecter ses chantiers. À peine a-t-elle parcouru, en voiture, quelques centaines de mètres à l'intérieur de sa plantation qu'une fusillade éclate ; les balles sifflent. Avec son courage habituel, elle fait face au danger, organise le combat. Mais cette fois, la lutte est par trop inégale ; les rafales de mitraillettes se succèdent. Les rebelles, au nombre d'une centaine, qui s'étaient dissimulés derrière des levées de terre, se précipitent de toutes parts ; elle se replie une balle l'atteint mortellement. Pourtant, avec un sang-froid remarquable, elle cache son arme. En fin les secours arrivent ; les rebelles s'enfuient. Hélas ! il est trop tard, la mort a fait son œuvre.

Une grande Française venait de tomber en soldat, victime de son devoir et de son dévouement.

Mais sur ce coin de terre du Viêt-Nam, des familles entières de toutes religions ; caodaïstes, bouddhistes, catholiques, pleurent encore douloureusement celle qui fut la protectrice des pauvres, la bienfaitrice des déshérités et dans leur insécurité de chaque jour, elles l'implorent, car elles ont le sentiment que l'esprit de la « Grande Dame » s'en est allé sur la montagne sacrée auprès des génies protecteurs chers à leurs croyances.

Jean MARCET.
